Empreinte maritime

Jean-Pierre Guilleron

Préface de
Jean-Luc Bannalec

Entretien et texte de
Brieg Haslé-Le Gall

LOCUS SOLUS

Yumi
Arc en japonais.
Calligraphie japonaise sur Arches Fidélis – 2014

« Dupin mochte die Arbeiten von Jean-Pierre Guilleron sehr.

> Sie zeigten die fantastischen Bewohner des fantastischen Atlantiks. Barsche, Rotbarben, Heilbutte, Doraden, Lieu Jaune, Krebse, Langustines, Hummer, Muscheln... Dutzende verschiedene. Auf ganz besondere, einmalige Weise: zugleich vollkommen realistisch und hoch ästhetisch, hoch künstlerisch. Was an seiner außergewöhnlichen Technik lag – er bemalte echte Fische und drückte sie aufs Papier. Um derart einen mimetischen Abdruck zu erhalten, den er dann weitermalte, ausmalte gewissermaßen.

Was entstand, war außerordentlich: einzelne märchenhafte

> Kreaturen, wie Fabelwesen, die wie ihre eigenen Archetypen wirken. Guillerons malerische Zaubereien zeigen das Wundersame und Wunderbare dieser Wesen. Das Bekannte wird so unbekannt – magisch. Wie geheimnisvolle Erscheinungen bewegen sich die Wesen durch seine Bilder, zumeist zudem in rätselhaften Gruppen. Um, vielleicht, das erste Mal überhaupt wirklich entdeckt zu werden. »

Jean-Luc Bannalec
(a.k.a Jörg Bong)

Préface

« Dupin aimait beaucoup les travaux de Jean-Pierre Guilleron. Ils montraient les fantastiques habitants de l'océan Atlantique. Bars, rougets, flétans, dorades, lieus jaunes, crabes, langoustines, homards, coquillages… Par douzaines, tous différents. D'une manière très particulière, unique : tout à la fois parfaitement, fortement réaliste et hautement esthétique, hautement artistique. Cela tenait à sa technique inhabituelle : il enduisait de peinture d'authentiques poissons et les imprimait sur du papier. Ainsi obtenait-il une empreinte mimétique qu'ensuite il peignait, qu'il coloriait en quelque sorte.

Ce qui en résultait était extraordinaire : des créatures singulières, merveilleuses et féériques, produisant l'effet de leurs propres archétypes. La magie picturale de Guilleron révèle l'étrangeté et le merveilleux de ces créatures. Le connu devient alors mystérieux – magique. Ces créatures se meuvent dans ses images comme d'étranges apparitions, le plus souvent en petits groupes énigmatiques. Peut-être afin d'être, pour la première fois, réellement découverts. »

Jean-Luc Bannalec, juin 2018

Le narrateur de cette préface originale est bien sûr l'auteur allemand de polars à succès Jean-Luc Bannalec. Celui-ci (de son vrai nom Jörg Bong) est un fidèle de Concarneau. Habitué de la galerie Gloux, il imagine ici son héros récurrent, le commissaire Dupin, en amateur de Guilleron.

Makoto
Vérité/sincérité en japonais.
Calligraphie japonaise – encre de Chine sur Ingres gris – 2015

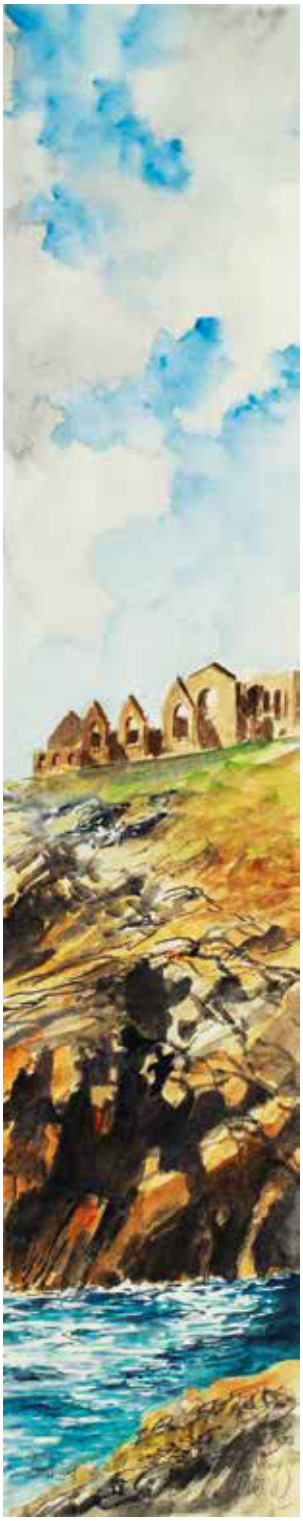
Tacaud
Tirage sur carte postale – 2002

Guilleron, emprunteur d'empreintes

« L'empreinte, c'est prendre quelque chose du vivant et lui donner une plus-value. En somme, ressusciter l'animal dont j'ai emprunté la trace... »

Jean-Pierre Guilleron est un homme discret. C'est un contemplatif des plus silencieux... À l'évidence, l'artiste n'aime pas parler de lui. En revanche, une fois la confiance posée, une fois la complicité créée avec son interlocuteur, il est intarissable quand on évoque son travail artistique.

D'abord peintre de marines, puis dessinateur animalier, maître *ès gyotaku*, créateur d'empreintes de poissons fraîchement pêchés, observateur privilégié d'oiseaux de bord des mers bretonnes, il n'a de cesse de regarder la beauté des choses et de chercher à transcender la nature des lieux. Il suffit de le suivre pour comprendre cet homme : en n'importe quel lieu, discrètement, il observe, dissèque, analyse le moindre élément que les hasards du quotidien mettent sous ses yeux. Qu'il s'agisse d'un dessin, d'un tableau, d'un animal, d'un



Pointe Saint-Mathieu
Aquarelle sur papier – 100 x 550 mm – 2005

édifice, d'un arbre ou d'un buisson fleuri… Avec une rare délicatesse, Guilleron scrute, s'approche, cherche à comprendre comment ceux qui l'ont précédé ont fait, ont réalisé, ont créé. Non pas pour faire pareil, non pas pour plagier, non pas pour seulement reproduire, mais en vue de nourrir sa propre démarche artistique, et surtout, pour transcender son cheminement créatif.

Voir, scruter, observer…

Né en 1964 au bout du monde, sur les rivages du golfe d'Aden, le temps d'une affectation de son militaire de père, Jean-Pierre Guilleron grandit sur la côte nord de la Bretagne. Pas d'ambiance culturelle dans le foyer familial. Ni livres, ni tableaux. « L'art n'était pas du tout présent dans ma famille. Le seul souvenir que je conserve est celui d'une reproduction de *La Joconde* qui trônait dans la salle à manger. L'œuvre de Léonard me parle infiniment. »

Juste quelques bandes dessinées signées Moebius ou Enki Bilal qui le marquent grandement et donc cette petite reproduction de la célébrissime Mona Lisa de Vinci. Œuvre que l'artiste – désormais accompli – ne se lasse pas d'aller admirer quand ses pas le mènent au musée du Louvre lors de ses rares

Radeau de la Méduse (d'après Géricault)
Crayon bleu sur papier – 1985

escapades parisiennes. Histoire de voir, de scruter, d'observer... Encore et toujours ! Et de comprendre peut-être ? De saisir le pourquoi créatif du grand génie de la Renaissance, de déchiffrer cet insaisissable sourire des plus énigmatiques ? À cette question, Guilleron n'apporte pas de réponse. Perplexe, il s'interroge et répond d'un simple sourire. Lui aussi.

Jean-Pierre Guilleron présente un parcours étonnant. Pas d'études très poussées – un baccalauréat raté parce que, et c'est lui qui le dit, il déconnait alors très sérieusement, notamment avec les filles ! Grâce à une copine, il suit quelques cours du soir dans une école d'art. Il y apprend le nu, mais surtout, l'art d'observer. Combien cela lui servira bien des années plus tard !
« Je n'ai suivi aucune formation artistique, juste quelques cours du soir, des cours de nus strictement académiques, un peu rigides, souvent très raides. Mais c'était étonnant pour moi d'être aux prises avec un vrai motif. »

comptage et
l'approche du
AOÛT

Comptage des morues sur le doris
Aquarelle sur papier – 1997

Parallèlement, le futur artiste découvre les arts martiaux. Une révélation : sportif accompli, il deviendra professeur de sports orientaux durant une vingtaine d'années. Un Orient qui le fascine dès l'adolescence et qui va le mener à découvrir une technique bien particulière, le *gyotaku*. Mais n'anticipons pas…

Découvrant la richesse culturelle de l'Orient, Chine et Japon confondus, le jeune homme se passionne pour l'art de la calligraphie. Seul, dans son coin, il prend des cours par correspondance auprès d'un professeur suisse initié à cet art ancestral auprès de maîtres japonais. « Je n'ai jamais cessé d'exercer la calligraphie, j'ai toujours observé, regardé comment les grands maîtres japonais ou chinois traçaient ces idéogrammes, ces traits, ces compositions… Observer des calligraphies orientales qui datent de 1 500 ans est juste un bonheur absolu ! »

Mais comme il faut bien vivre, le futur artiste se trouve un métier : il sera sérigraphe et travaillera durant une quinzaine d'années dans le monde de l'imprimerie. L'occasion d'expérimenter de nouvelles créations, où il côtoie des artistes, des peintres, des graveurs… « Avoir été en contact avec ces différents créateurs m'a donné l'envie d'essayer des choses, de tenter des expérimentations artistiques avec les papiers qui nous tombaient sous la main. Bref, d'essayer, de tester, de créer ! » Guilleron réalise alors de petites séries de reproductions. « Je partais de photographies de personnages, de musiciens, de comédiens pour multiplier les possibles et voir ce que cela pouvait rendre à l'impression… » Le temps de la vraie création arrivera rapidement quand il présentera ses premiers travaux. Sidéré par la vision qu'il a eue chez des amis de Saint-Malo d'une toile de l'artiste aux multiples talents

Cargo dans le gros temps
Aquarelle sur papier – 2000

Marin-Marie (1901-1987), Guilleron se lance dans le grand bain. « Je remarque du coin de l'œil un tableau, je m'approche, je tente de comprendre comment c'est fait, à quoi ça correspond. Il y a une force assez extraordinaire dans l'œuvre de Marin-Marie. »

Dans la foulée, et avec succès, totalement autodidacte, Guilleron peint et expose ses marines qui rencontrent immédiatement leur public. La preuve : il ne lui en reste quasiment plus une seule ! Après Marin-Marie, il découvre deux autres peintres essentiels : Albert Brenet (1903-2005), fameux peintre officiel de la Marine, et le génial Mathurin Méheut (1882-1958), précurseur dans l'observation de la faune des côtes bretonnes. Même si Guilleron reconnaît qu'il a mis beaucoup de temps à réellement saisir l'art du prolifique artiste de Lamballe et à apprécier son sens inédit – et parfois déroutant – de la couleur.

Report d'un rouget sur le papier
Photo Françoise Gloux – Galerie Gloux – 2014

La première empreinte

Inlassable observateur, Jean-Pierre Guilleron a autre chose en tête. À Rennes, au milieu des années 1990, il a l'occasion d'observer un drôle de cadre présentant l'empreinte d'un poisson mort. « Un jour, par hasard, chez des amis, j'ai vu sur un mur une empreinte de poisson, une truite, réalisée par un pêcheur. » L'artiste autodidacte ne comprend pas comment cette œuvre est réalisée. Comme de coutume, il observe, décortique, analyse… « Je ne comprenais pas, je me suis demandé comment s'était fait et j'ai vite compris en observant. » Aussitôt dit, aussitôt fait, Guilleron se lance et créé son premier *gyotaku*, comprenez sa première empreinte de poisson. « Je n'avais aucune documentation, j'ai tenté au pif et ça a fonctionné ! » L'amour de la philosophie orientale, son attrait pour le pays du Soleil Levant et sa maîtrise de sports venus du bout du monde vont se réunir dans une nouvelle étape de son cheminement artistique.

Application de l'aquarelle sur une sardine
Photo Françoise Gloux – Galerie Gloux – 2014

Report d'un kasago sur le papier (cf. p. 35)
Photo Daniel Pardo – Japon – 2015

« Une belle adéquation entre l'encre de Chine et l'eau peut donner une gamme de gris qui est presque équivalente à une photographie en noir et blanc. Cela permet d'obtenir des subtilités terriblement étonnantes, qui permettent de révéler le dessin infini des écailles de poissons, dont le tracé est toujours différent. Cette empreinte m'a terriblement surprise, j'avais aussi noté que le pêcheur y avait juste ajouté une petite note de couleur pour marquer l'œil de sa prise. J'ai gardé cela dans un coin de ma mémoire, et j'y suis revenu quelque temps plus tard en faisant quelques essais pour voir ce que cela pouvait donner... D'abord avec des sardines, ce qui ne fonctionnait pas très bien, puis avec un hareng qui m'a permis de me rendre compte que cet animal possède un superbe réseau d'écailles. » Guilleron va désormais marquer son parcours de créateur en rejoignant une longue et séculaire démarche japonaise. Celle du *gyotaku* – ichtyogramme en français.

Le *gyotaku* ? Laissons l'artiste expliquer ce dont il s'agit. « Tout est sujet... et si l'inspiration ne se prend pas à la halle aux poissons, il n'en demeure pas moins qu'à l'instar des êtres humains, tous les poissons sont différents. Il arrive donc que le sujet ne soit pas si facile à trouver. Lorsque le choix est fait, frais de la nuit, non écaillé et si possible pris par un ligneur, s'il s'agit d'un bar, il convient d'apprêter l'animal pour le travail. Nettoyer le réseau d'écaille sans l'abîmer, mais en lui conservant un peu de mucus, qui, mélangé à la couleur peut donner parfois un relief intéressant. Tous les outils nécessaires à la mise en œuvre sont disposés à portée de main : eau, papier, encre, aquarelle, chiffon. Comme dans une salle d'opération, tout doit être prévu pour l'urgence. Les conditions qui concourent à la réussite du tableau résident dans la préparation du plan de travail. Sans cela, le rapport poisson-encre-papier-main peut être compromis et ne pas produire

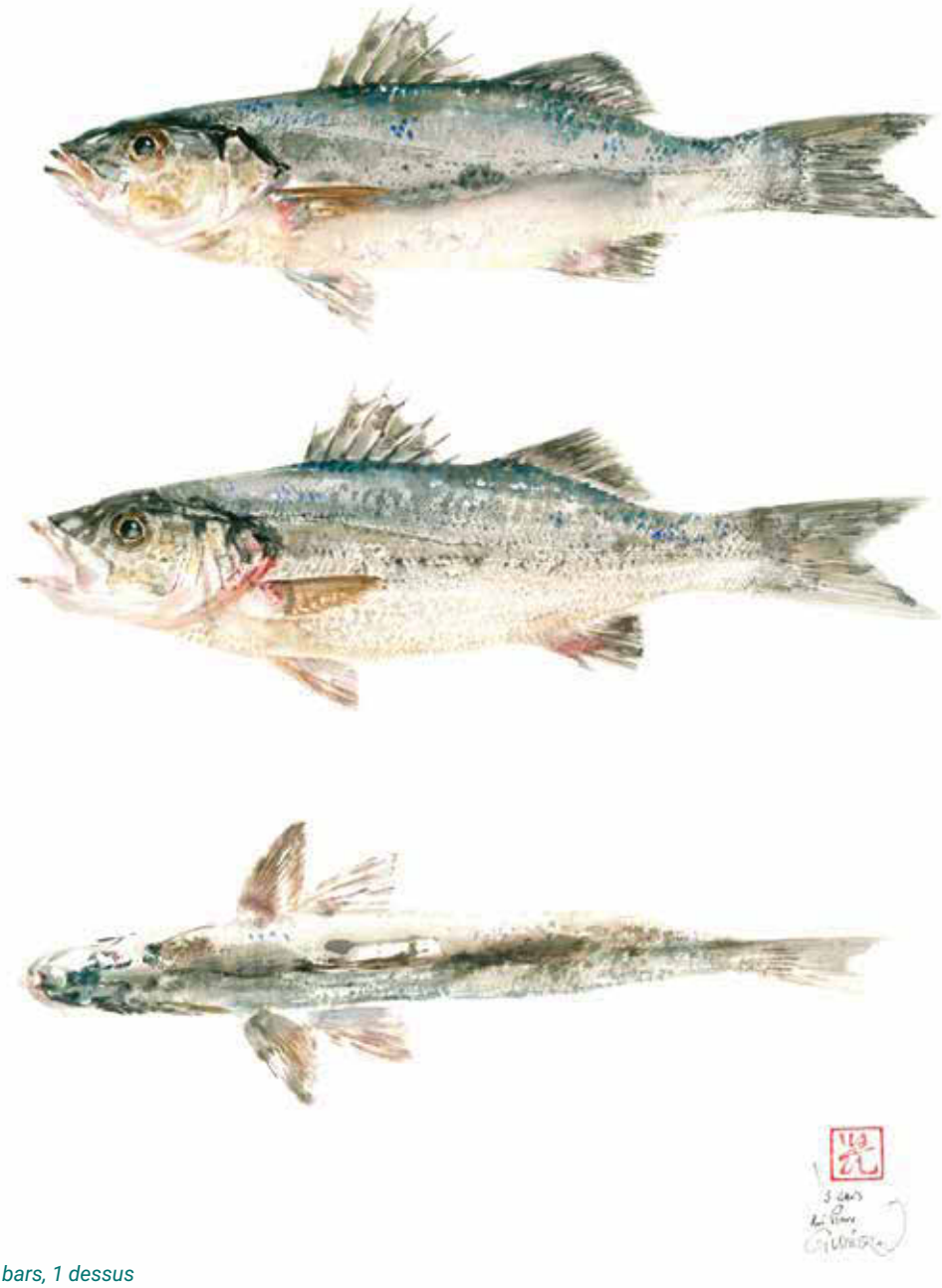
Retouche des empreintes
Photo Françoise Gloux – Galerie Gloux – 2014

l'alchimie recherchée. "Collusion instantanée", dirait Henri Cartier-Bresson. Le papier se choisit en fonction du poisson. L'encre ou l'aquarelle sont appliquées généreusement sur le modèle, en rapport avec ses couleurs ou tonalités... Enfin, le geste. Pas d'à peu près. Le bar est pris, puis retourné. Attention ! Il est toujours glissant, il faut le tenir sans enlever la peinture. Simple, en apparence. Si la concentration doit être extrême, l'esprit doit demeurer clair et attentif. Cependant, comme le pratiquent les archers japonais, débarrassé du but à atteindre. Comme un tampon, le poisson est posé, puis appuyé sur le papier, corps et nageoires. Pas trop longtemps et sans que la graisse du poisson n'entre dans le support. Le poisson est alors décollé du papier. Paradoxalement, plus l'intention est présente à l'esprit, plus le résultat risque d'être compromis. À l'inverse, des événements sur lesquels il était impossible de compter avant l'action peuvent apparaître (écailles collées, mélanges eau-mucus-encre-aquarelle). Autant d'aspects qu'il faudra respecter et magnifier lors du travail de finition. Tirer profit de l'expérience puis de la connaissance pour comprendre la nature et le vivant, la lumière... Telle est ma recherche. »

La technique des empreintes de poissons, ou comme le dit Guilleron, « du choix et de l'art de saisir l'âme des poissons », révèle d'une histoire étonnante.

Germon & poissons japonais
Arches 300g – 450 x 1150 mm
Tsukiji, Tokyo – 2015

2 sars & 2 grondins perlons
Arches 300g – 450 x 650 mm – 2006



3 bars, 1 dessus
Arches 300g – 500 x 600 mm – 2008

Dormeur, homard, vieille & langouste
Arches 300g – 550 x 350 mm – 2007

2 cormorans
Arches 300g – 300 x 420 mm – 2013

Héron
Ingres gris – 300 x 450 mm – 2011